

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 46

Artikel: Locutions populaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191958>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Qui donc ? fit cette dernière, étonnée de l'interruption.

— M^{me} Barré ; et j'y ai rencontré... devine.

— Je ne sais, fit Madeleine avec effort, que m'importe ?

— Georges Olliot, s'écria l'aïeule, décidée à porter un grand coup, pour connaître les sentiments réels de sa chère enfant. Il m'a parlé de toi avec une chaleur, une admiration !... Bref, il m'a prié de lui accorder un entretien, demain ou un autre jour, et j'ai compris.

— Je vous en prie, grand'mère, ne le recevez pas ; je ne veux plus entendre parler de ce monsieur.

— Elle a bien raison, s'écria tout-à-coup spontanément la vieille bonne en enlevant les assiettes.

Elle avait vu naître Madeleine et se permettait quelquefois de donner son avis.

— Pourquoi cela, s'il aime ma petite-fille ? dit l'aïeule.

— S'il l'aime, fit, comme malgré elle, la fidèle servante, pourquoi donc a-t-il été demander la main de M^{lle} Fréret ?

— De Suzanne ? exclama Madeleine.

— Mais oui, Mademoiselle ; et il a été refusé hautement.

— Bonne maman, comme vous aviez raison, quand vous me disiez que M. Georges Olliot était une âme vénale !

— Alors, mon cher enfant, tu comprends maintenant pourquoi je n'ai jamais voulu parler de ta dot, et pourquoi personne ne connaît exactement le chiffre de ma fortune.

— Oui, bonne maman, votre prudence veillait sur le bonheur de votre petite-fille.

— Voyons, Madeleine, franchement, aimez-tu toujours M. Georges Olliot ?

— Depuis le bal de M^{me} Granvillier, je me suis plus d'une fois demandé si je l'avais réellement aimé. Encore une fois, grand'mère, je vous en prie, ne parlons plus de ce monsieur.

Il y eut un moment de silence.

— A propos, reprit négligemment M^{me} Goulard, j'oubliais de te dire, ma fille, que me sentant un peu indisposée, je suis allée consulter notre jeune médecin.

— Madeleine tressaillit et devint très rouge.

— Il viendra demain soir prendre le thé. Il est très bien, ce jeune homme, et il arrivera, j'en répons. Il n'a pas de fortune, malheureusement.

— Qu'importe ?

— Je crois qu'il aime une jeune fille.

— Ah ! fit Madeleine en pâlisant.

— Mais il n'ose pas la demander en mariage, et par délicatesse, il s'est abstenu de la revoir.

— Il y a longtemps qu'il aime cette jeune fille ?

— Depuis le soir d'un certain bal où il l'a tenue dans ses bras.

— Grand'mère, que dites-vous ? s'écria Madeleine.

— Eh bien, mon enfant, je dis que le docteur Verdon t'aime !

La jeune fille, éperdue de bonheur, cacha sa tête dans le sein de l'aïeule.

— Bien certainement, reprit M^{me} Goulard, il me demandera ta main : que faudra-t-il lui répondre ?

— Que votre fortune est médiocre et que je n'ai pas de dot.

— Douterais-tu de ce jeune homme ?

— Non, bonne maman ; mais nous ne devons pas transiger avec nos principes. Si, me croyant pauvre, il veut m'épouser quand même...

— Je l'en crois capable, dit M^{me} Goulard en souriant.

— Oh ! alors ! fit la jeune fille, ayant dans le regard une expression que rien ne saurait rendre.

— Alors, reprit la grand'mère, il aura en toi un trésor, sans compter la grande fortune que vous lui donnerez.

— Oui, grand'mère.

Les jours passaient et Georges Olliot, ne voyant rien venir, comme sœur Anne, commençait à ressentir une vive inquiétude. Il avait dit à M^{me} Goulard :

— Quel jour pourrais-je me présenter chez vous ?

Elle avait répondu :

— Je vous le ferai savoir.

Et pourtant il ne recevait d'elle aucun message. La vieille dame avait-elle donc oublié sa promesse ? Il n'était pas homme à rester longtemps dans cet état d'incertitude. Parfois, il éprouvait la crainte que Madeleine, ou sa grand'mère, n'eût eu connaissance de la demande adressée par lui à M. Fréret, mais il chassait vite cette pensée en se disant qu'elles l'auraient su plus tôt..., qu'en admettant — ce qu'il ne croyait pas — que quelqu'un dans la ville eût appris sa démarche, depuis longtemps cela devait être oublié. Bref, il résolut de savoir à quoi s'en tenir, en allant rendre visite à M^{me} Goulard.

On était dans les premiers jours de mars ; le temps s'était sensiblement radouci et l'approche du printemps se faisait sentir. Un clair soleil brillait, mettant une note de gaieté dans toute la nature ; les oiseaux préparaient leurs nids et les bourgeons des arbres se gonflaient, s'entr'ouvraient, n'attendant plus, pour éclater, qu'un chaud rayon. Georges subissait l'influence de cette belle journée ; il marchait d'un pas allègre, en murmurant :

— Le ciel favorise les audacieux.

Comme il allait passer devant la mairie, il vit deux jeunes gens arrêtés près du tableau des publications de mariages et les mots qu'ils échangeaient, à voix haute, attirèrent son attention :

— Deux beaux mariages, disait l'un.

— Le docteur Verdon a de la chance, fit l'autre, cinq cent mille francs de dot !

— Et il ne les cherchait pas. Mais aurait-on cru cela ? des dames qui vivaient si simplement...

— De qui parlent-ils ? se demandait Georges ; cinq cent mille francs de dot ! je ne connais ici aucune jeune fille...

Il s'était approché. Les deux jeunes gens, se retournant, le regardèrent... et, s'étant légèrement poussés du coude, s'éloignèrent. Ce mouvement n'avait point échappé à Georges ; il s'arrêta, puis, lorsqu'il les vit assez loin, il s'avança tout près des affiches protégées par le grillage, et, le cœur battant d'une émotion singulière, il lut :

« Il y a publications de mariage

» entre :

» Mademoiselle Eugénie-Suzanne Fréret, » fille de Monsieur Alexandre Fréret, propriétaire, et de dame Grangé, décédée, et

» Monsieur Charles-Emile Blanchard, lieutenant au 10^{me} hussards, fils de Monsieur Maximilien Blanchard et de dame Ernestine Fréret ;

» entre :

» Mademoiselle Emilie-Madeleine Goulard, » fille de Monsieur Jean Goulard, lieutenant-colonel, décédé, et de dame Louise de la » Haye, décédée, et Monsieur Louis-Henri » Verdon, docteur en médecine, fils de... »

Georges Olliot n'en lut pas davantage... pâle, stupéfié, il demeura là, sans mouvement.

— Ainsi donc, murmura-t-il sans en avoir conscience, cette jeune fille si riche dont on parlait tout à l'heure... qui apporte en dot au docteur Verdon 500,000 francs !... C'est Madeleine !

— Elle-même, mon bon ami, dit une voix derrière lui.

Il se retourna. Un jeune homme, qu'à sa mèche de cheveux rebelles on reconnaissait pour le danseur de M^{lle} Goulard, le soir du bal des Granvilliers, lui frappait amicalement sur l'épaule.

— Avoue que tu as manqué ton coup, mon vieux copain, fit-il, hein ? quelle leçon !...

— Laisse-moi, dit Georges en fronçant les sourcils. Puis, haussant les épaules et lui tournant le dos :

— Que veux-tu ? j'ai été, comme bien d'autres, un imbécile !

FIN

Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage.

Concerts d'abonnement.

Tous nos journaux rendent compte avec éloges du premier concert d'abonnement donné hier, avec le concours de M^{me} Ketten, l'une des premières cantatrices de concert en pays français, et qui a enchanté son auditoire. — Les strophes qui relient les différents morceaux de la pièce capitale, la musique d'*Egmont*, ont été déclamées par M. Scheler, dont on connaît le remarquable talent.

En somme, brillant succès, qui assure celui des trois autres concerts d'abonnement.

Un de ceux-ci sera essentiellement consacré à des œuvres modernes, exécutées par un orchestre nombreux. A cette occasion, la Société de l'Orchestre donnera à ses abonnés une nouvelle preuve de tout le désir qu'elle a de leur être de plus en plus agréable. Chacun d'eux aura la faculté de participer à l'élaboration du programme de ce concert, en choisissant parmi un certain nombre de morceaux, dont la liste lui a été communiquée, et de manifester ses préférences au moyen d'un bulletin de vote.

Cette charmante attention, de la part du Comité de l'Orchestre, nous dit suffisamment tout le soin et l'intérêt qu'il met à l'accomplissement de sa tâche difficile, et tout l'appui et la reconnaissance qu'il mérite.

Locutions populaires.

D'où vient l'expression « donner une taloche ? » — Au moyen-âge, les fantassins avaient une sorte de bouclier rond nommé *taloche*. Les soldats s'en servaient non seulement comme appareil défensif,

mais comme une arme offensive et en portaient de grands coups à leurs adversaires. De là est venue la locution *donner une taloche*, pour donner un coup de taloche.

Nous croyons avoir publié une explication de cette locution si souvent usitée : *Ce n'est pas pour des prunes*. Mais nous donnons encore celle-ci, qui nous paraît plus exacte.

Lors de la première croisade, des chevaliers français rapportèrent de la Palestine des pruniers qu'ils offrirent à la reine Claude. Celle-ci les fit planter dans son jardin et en surveilla elle-même la culture. Ces arbres exotiques produisirent des fruits parfumés auxquels on donne le nom de « reine-claude ».

Il paraît qu'il arrivait assez souvent pendant la nuit qu'on volât ces prunes exquises. Un jeune et pauvre escollier ayant été pris en flagrant délit, on s'empressa de faire un exemple en le pendant en face des pruniers qu'il avait dévalisés.

Mais voici que quelques jours après, un odieux vagabond met la main sur les diamants de la couronne, et, comme l'escollier, il est condamné à la potence.

Arrivé au pied du gibet, il se drape dans sa gueuserie avec un cynisme gouailleur et dit à la foule :

— Au moins, si je suis pendu, *ce n'est pas pour des prunes !*

Telle serait la vraie origine de ce dicton populaire. En déclarant qu'on a fait ou mérité une chose, et que « ce n'est pas pour des prunes », on affirme avoir agi pour un motif sérieux, qui en vaut la peine.

Conseils du samedi.

Engelures. — Faites bouillir un peu de céleri dans l'eau nécessaire à un bain de pieds ou de mains, suivant le cas ; prendre ce bain aussi chaud qu'on peut le supporter ; le lendemain, les engelures auront disparu. (Maison illustrée.)

On affirme que le sel pulvérisé (en prises ou en insufflation dans les narines) est un remède infaillible contre les névralgies de la face et les maux de tête en général. Son action se manifeste presque toujours instantanément.

Eau à détacher anglaise. — D'après la *Science pratique*, cette eau est composée de 100 grammes d'alcool à 90°, 36 grammes d'ammoniaque et 4 grammes de benzine. Bien boucher le flacon et agiter avant de s'en servir.

Le mot de la charade de samedi est : *Encens*. — Les réponses sont si nombreuses qu'elles ne peuvent être publiées. Le tirage au sort donne la prime à M. Maurice Meignier, à Yverdon.

Un abonné propose la charade suivante :
Avez-vous du bon sens ? mon premier n'en a pas.
Avez-vous des écus ? mon second n'en a pas.
Avez-vous du sang-froid ? mon entier n'en a pas.

Prime : Un calendrier.

Les lettres non affranchies, ou qui le sont insuffisamment, sont refusées à la poste.

Boutades.

Monsieur X... a envoyé son domestique faire une commission que ce serviteur fidèle, mais bête, a fait tout de travers.

— Vous n'avez pas le sens commun, crie le maître furieux... J'aurais dû me souvenir que vous n'êtes qu'un idiot.

— Mais, monsieur...

— Taisez-vous ! Quand j'aurai à envoyer un imbécile faire une commission, je n'aurai pas besoin de vous, j'irai moi-même !

Etes-vous certain de ce que vous avancez-là ?

— Absolument.

— Parieriez-vous cent sous ?

Après un instant de réflexion :

— Ma foi, je ne suis pas assez sûr pour parier, mais je vous en donne ma parole d'honneur !

Entendu dans un cabinet de lecture de notre ville :

— Je désirerais un ouvrage convenable, quelque chose d'un peu historique.

— Voulez-vous les *Derniers jours de Pompeï* ?

— De quoi est-il mort ?

— D'une éruption, je crois.

Dans un magasin de *Soldes*, un jeune homme demande une paire de bottines à boutons. Au premier essai, tous les boutons partent. Alors le marchand avec un sourire :

— Si vous voulez des boutons qui tiennent, ça coûte un franc de plus.

Voyons, mon cher, il faudra pourtant un jour ou l'autre vous débarrasser de vos créanciers.

— Jamais de la vie !

— Vous connaissez le proverbe « Qui paie ses dettes s'enrichit. »

— Oh ! moi, j'ai des goûts simples !

Une jolie anecdote sur Alphonse Karr : Exilé volontaire, il avait gardé, sur la terre italienne, le franc parler, cette verve satirique, cette ironie mordante, qui donnent tant de saveur aux anciennes *Guêpes*. — On enterrait un jour, à Nice, un grand personnage, que, de son vivant, Victor-Emmanuel tenait en grande estime ; aussi s'était-il fait représenter aux obsèques par une de ses voitures de gala.

— Cela, dit Karr, me paraît tout juste

aussi grotesque que si un homme ayant perdu son ami, et n'ayant pas de voiture, faisait porter ses souliers à la suite du convoi.

Un chien arrive au bord d'un ruisseau limpide qui reflète les objets comme une glace. Il tient à la gueule un bifteck dérobé. En apercevant l'image réfléchie, il pense aussitôt au morceau de viande qu'il croit être réel. Cependant il juge prudent de manger d'abord ce qu'il tient. Puis il regarde de nouveau dans le ruisseau limpide. Le chien reflété ne tient plus rien entre les dents et exprime la satisfaction d'un estomac contenté.

— Tiens, se dit le toutou, il a eu la même idée que moi !

Le fabuliste n'a donc pas toujours raison dans son apologue du chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

THÉÂTRE. — L'excellente troupe dramatique de M. Scheler, que notre public apprécie de plus en plus, et qui a obtenu encore un brillant succès, jeudi, dans la représentation des *Demoiselles de St-Cyr*, nous annonce pour demain, dimanche, une représentation on ne peut plus attrayante : **Le Maître de Forges**, comédie en 5 actes, de G. Ohnet, et *La Giffle*, comédie en 1 acte, de A. Dreyfus.

Grand Atlas de Stieler. — La 26^{me} livraison qui vient de paraître contient trois magnifiques cartes : Les *Balkans*, feuille 3, avec papillons pour Constantinople, Athènes et le nord de la Roumanie. *L'Amérique du Nord*. *L'Amérique Centrale*, feuille 2. — Ce bel ouvrage, si recommandable au point de vue de l'exécution lithographique, de ses nombreux détails et de sa parfaite exactitude, est toujours en souscription, à la librairie Benda, à Lausanne.

AVIS. — Il ne sera tenu compte des demandes de changement d'adresse que lorsqu'elles seront accompagnées d'un timbre-poste de 20 centimes.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET
Agendas de bureaux
pour 1891.

VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26,50. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48. — Canton de Genève 3 % à fr. 103,25. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 83. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25,50. — Port à la charge de l'acheteur.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.